

Chapitre 1

Les sophistes et l'art de la parole

Pierre Navarro

Il y a, dans l'histoire de la pensée, de mauvaises fréquentations qu'il est conseillé d'éviter soigneusement. Au premier rang se trouvent les sophistes. Professeurs nomades voyageant à travers la Grèce du cinquième siècle avant notre ère, les sophistes firent de l'art de bien parler sur n'importe quel sujet un métier. À l'heure où la démocratie naissante offrait à chacun l'opportunité de prendre la parole sur la place publique afin de participer à l'élaboration d'une politique commune, leur succès fulgurant suscita à la fois fascination et répulsion. Les philosophes, leurs plus farouches adversaires, les considéraient comme des êtres repoussoirs contre lesquels ils définissaient leur propre pratique. Les joutes homériques mises en scène par Platon entre Socrate et Protagoras ou Gorgias en témoignent : les sophistes, au contraire des philosophes, sont des illusionnistes dont les belles paroles, ne cachant qu'avidité et mépris de la vérité et du savoir, corrompent l'âme de ceux qu'elles ravissent. Tout était discutable, et, en dehors de la parole, aucune réalité absolue ne pouvait servir d'arbitre aux débats. Mais n'y a-t-il pas plus, dans ce refus sophistique de réguler la parole par la visée de normes absolues (*la vérité, le bien, etc.*), que ce que les philosophes laissent entendre ? Ne peut-on envisager les sophistes comme d'authentiques penseurs, eux qui s'interrogent sur les principes qui commandent l'art de parler et tentent d'instituer, par ce geste, la parole en tant que domaine autonome de réflexion et de pratique ?

Le terme « sophiste » n'est aujourd'hui qu'une injure que l'on jette à la figure de ceux dont on dénonce les paroles creuses et clinquantes. Un « sophisme » est ainsi un argument fallacieux, et ce qui est « sophistiqué » est bien souvent trop compliqué pour être honnête. Nos sophistes contemporains seraient les publicitaires, les conseillers en image et autres experts en « éléments de langage »... Une telle disqualification trouve ses origines au cinquième siècle avant notre ère, lorsqu'apparaissent des professeurs itinérants qui, sillonnant la Grèce, vendent au prix fort à de jeunes gens un savoir qu'ils prétendent posséder, la « rhétorique », c'est-à-dire l'« art de la parole » – « art » au sens de « technique », « savoir-faire ».

Non pas que sophistique et rhétorique se confondent – de nombreux orateurs, en effet, se défendaient d'être sophistes; mais les sophistes, néanmoins, firent de l'enseignement de la rhétorique un métier.

Il ne s'agissait nullement pour eux de professer un contenu positif, comme la géométrie ou la musique, mais de transmettre une manière de bien parler sur quelque sujet que ce soit. Pour le sophiste, « parler » ne signifie pas tant « dire quelque chose » que « s'adresser à quelqu'un »; la parole est performative (elle fait agir) plutôt que descriptive. « Bien parler », dès lors, ce n'est pas « bien penser » ou « dire adéquatement ce qui est », mais produire chez l'auditeur l'effet désiré à l'aide de certains procédés rhétoriques afin d'emporter son adhésion. C'est ainsi que le sophiste Gorgias, bien qu'ignorant en la matière, se vantait d'être capable à l'aide du seul pouvoir de la parole de persuader un malade de prendre un médicament douloureux, alors que le médecin, bien plus savant que lui, échouait car il s'exprimait maladroitement (*Gorgias*, 456 a-c). Aux yeux de Platon et d'Aristote, le sophiste incarnait dès lors tout ce que le philosophe, cet amoureux du savoir et de la vérité, refuse d'être. Ce qu'enseigne le sophiste serait un art cosmétique dissimulant l'ignorance de celui qui parle et séduisant un auditeur qui, tout aussi ignorant, se fait le complice de la puissance trompeuse de la parole rhétorique. C'est pourquoi Platon, dans *Le Sophiste* (223b), dit que sous le masque de cet enseignant itinérant se tapit un prédateur qui, attiré par le gain, n'hésite pas au moyen de belles paroles à jouer sur les apparences, subjuguant et corrompant l'âme de sa proie...

La parole dont le sophiste enseigne l'art ne serait-elle, dès lors, qu'une parole vide, un simple outil et un artifice cosmétique? La figure du sophiste s'épuise-t-elle dans celle d'un manipulateur sans scrupule? Afin de cerner l'originalité de l'approche sophistique de la parole, il faut commencer par la ressaisir au regard du contexte philosophique et culturel de la Grèce du cinquième siècle. Ce n'est qu'à partir de cette perspective que l'on pourra plus précisément comprendre les conceptions singulières de l'art de parler de deux sophistes majeurs, Protagoras et Gorgias.

I. Les sophistes, porte-paroles d'une époque

Parole contre parole

C'est en opposition avec la sophistique que Platon définit la parole philosophique. Pour un philosophe comme Socrate, la parole est un moyen d'enquêter sur la vérité; c'est pourquoi le philosophe cherche à **convaincre** par des arguments son interlocuteur au cours d'un dialogue, en faisant usage de la raison. La philosophie se définit par la « **dialectique** », cet **art du dialogue qui vise, au moyen de questions et de réponses, à connaître ce qui est**. Au contraire, la parole est pour le sophiste un instrument de pouvoir; le sophiste cherche à **persuader**, en se concentrant sur les émotions de son auditeur et en cherchant à le flatter ou à l'embarrasser, à l'aide de longs et beaux discours qui témoignent de son éloquence. L'art de la parole sophistique est celui de la **rhétorique**, cet ensemble de procédés

codifiés permettant d'obtenir un effet désiré chez l'auditeur. Dans le *Protagoras* (334d), Socrate déjoue ainsi par l'ironie cette ivresse de la parole sophistique, jugée irrationnelle par sa portée affective : après un long discours de Protagoras, alors que les auditeurs charmés applaudissent le sophiste, Socrate l'invite à abrégé ses réponses car sa mémoire est, dit-il, bien trop faible pour retenir tout ce qui a été dit. L'exigence de brièveté, qui coupe l'élan de la digression, est en effet liée à la nature même de l'exercice de la pensée rationnelle : on ne progresse que pas à pas dans le dialogue philosophique, en tenant compte des acquis de chaque étape comme dans une démonstration scientifique. **Alors que, du côté du sophiste, la parole serait confisquée et ne ferait qu'afficher de manière asymétrique sa puissance dans d'interminables monologues persuasifs, du côté du philosophe la parole serait partagée et la prise de parole régulée au nom de la réciprocité et de la pertinence dans une quête dialogique de la vérité.**

Un portrait discutable

De nombreuses raisons invitent cependant à nuancer ce portrait sévère. D'abord, il faut remarquer que le corpus de textes sophistiques est fragmentaire, consistant dans des citations et des témoignages rapportés par leurs ennemis ; il est probable que certains points aient été caricaturés au profit d'une promotion de la philosophie. Ensuite, il faut ajouter que, malgré l'unicité de leur appellation, les sophistes ne peuvent être regroupés sous une école ; l'hostilité des adversaires est peut-être la seule chose qui assure l'unité du mouvement sophistique. Protagoras, Hippias, ou Gorgias étaient des électrons libres proposant une perspective singulière sur les rapports entre la parole, la pensée et le monde. Enfin, il faut noter que le terme « sophiste », avant de devenir une insulte chez Platon et Aristote, avait une connotation positive. *Sophos*, en grec ancien, désignait celui qui possède un savoir théorique ou pratique, à l'instar du cordonnier ou du musicien ; par extension, le terme renvoie au sage, celui qui est habile et intelligent dans la conduite de son existence. Le mot *sophistês*, traduit par « sophiste », en dérive tout en insistant davantage sur l'habileté remarquable et, surtout, sur le rôle que cette habileté joue dans la perception de sa propre personne. Le savoir-faire est aussi un savoir-être. C'est ainsi que Pindare, dans ses *Isthmiques*, qualifie de « sophistes » les poètes dont la parole particulièrement brillante glorifie les hauts faits des héros tout se glorifiant eux-mêmes. Avant de nommer un « beau parleur », le sophiste désignait donc de manière positive un virtuose de la parole, doué d'une réelle qualité d'invention et s'identifiant à son habileté. **Comme si la parole était le miroir dans lequel se reflète celui qui parle, et par lequel il agit sur les autres et sur lui-même : la parole est en ce sens une dimension de l'agir humain qui institue le locuteur comme sujet à part entière.**

Les sophistes, nouveaux maîtres de la Grèce

Hegel, dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, souligne le rôle décisif joué par les sophistes dans l'histoire de la pensée: « les sophistes sont les maîtres de la Grèce, c'est par eux que la culture proprement dite y est venue à l'existence. Ils ont pris la place des poètes et des rhapsodes qui étaient auparavant les maîtres universels ». Les sophistes condensent en effet de nombreux traits de la réforme culturelle qui agite la Grèce au siècle de Périclès. Leur pragmatisme se ferait l'écho de l'essor d'une rationalité pratique érigeant l'efficacité au rang de critère de vérité. C'est ainsi que la médecine naissante s'émancipe d'une conception magique qui attribue au devin le pouvoir de soigner le malade à l'aide de formules et de rites, au profit d'un savoir pratique fondé sur la réussite d'un diagnostic et d'un traitement élaborés au cours d'une enquête. De même, le relativisme des sophistes, qui conduit à affirmer la variabilité du bien et du vrai en fonction des circonstances et des lieux, se nourrirait de l'émergence de l'histoire comme science qui, par l'entremise d'Hérodote, donna à voir d'autres valeurs et d'autres mœurs que celles exhibées par les pratiques traditionnelles athéniennes.

Mais c'est surtout d'un point de vue politique et judiciaire, avec la chute des tyrannies et la naissance de la démocratie, que s'explique le succès des sophistes. **Au moment où le pouvoir n'appartient plus à un seul homme mais dépend d'un consensus, obtenu lors d'assemblées au cours desquelles les orateurs semblables et égaux disposent d'un même temps de parole, la maîtrise du discours devient essentielle.** C'est d'abord en un sens politique que les sophistes sont les « maîtres » de la Grèce: en enseignant l'art de bien parler, ils professaient également l'art de bien administrer ce tissu de discours entremêlés qu'est la cité démocratique. Projet révolutionnaire s'il en est, mais fragile. **Sous la démocratie pointe en effet une aristocratie de la parole**, puisque le pouvoir appartient en dernière instance à ceux qui sont les plus efficaces dans le maniement du verbe. C'est pourquoi les sophistes peuvent bien, en un sens, être les nouveaux « maîtres » de la Grèce, se contentant d'occuper la place laissée vide par les poètes et les devins...

Cette réforme politique s'accompagne également d'une véritable révolution philosophique, analysée par Marcel Détiéne (sur ce point, lire l'article de G. Topping sur Platon dans cet ouvrage). Notons simplement que l'abolition du privilège des maîtres de vérité et le passage de la parole magico-religieuse à la parole-dialogue a grandement favorisé le surgissement de la sophistique, qui peut aussi être comprise comme un projet de **libération de la parole**. En effet, les sophistes, en ne se préoccupant pas d'enseigner un contenu particulier (le bien et le vrai étant bigarrés, variables selon les cités) mais une méthode, offraient justement à chaque citoyen l'opportunité de défendre en toute autonomie ce qu'il tenait pour vrai ou juste. C'est alors en un sens cette fois-ci pédagogique que les sophistes peuvent

être dits les « maîtres » de la Grèce, dans la mesure où ils enseignaient à leurs élèves non pas ce qu'ils devaient penser, mais comment exprimer et défendre ce qu'ils pensaient personnellement de la manière la plus habile.

Dès lors, **si l'on peut considérer à bon droit que la parole sophistique puisse être libéricide**, pouvant dissimuler des formes archaïques de pouvoir et faisant courir à la pensée le risque de se détruire, **il faut aussi souligner qu'elle fut libératrice**, en faisant souffler sur la Grèce un vent d'indépendance et d'esprit critique. Tout pouvait être discuté. C'est à la lumière de cette ambiguïté profonde qu'il faut comprendre les projets de deux des plus grands sophistes, Protagoras et Gorgias.

II. Protagoras et la parole politique

Protagoras d'Abdère (né vers 490, mort vers 420 av. J.-C.), le premier enseignant à se déclarer « sophiste », fut l'un des principaux interlocuteurs de Socrate. Grand promoteur de la démocratie (il aurait rédigé la constitution de Thourioi) avec son ami Périclès, Protagoras aurait été l'auteur d'une œuvre importante aujourd'hui disparue, qui portait entre autres sur la grammaire et la critique littéraire, autonomisant ainsi la parole comme objet de savoir. Exilé par Athènes pour avoir professé l'agnosticisme (l'impossibilité de savoir si les dieux existent), il a soutenu des thèses provocatrices qui suggèrent une réflexion originale sur la dimension politique de l'art de parler et, par là même, de capter autrui et le monde.¹

La duplicité de la parole

La première thèse, celle des « **discours doubles** », aurait été au cœur d'un traité intitulé *Antilogies* (les « discours contradictoires »), mentionné notamment par Diogène Laërce dans ses *Vies et doctrines des philosophes illustres* (IX, 51). Elle nie le principe logique d'identité qui soutient qu'une chose est que ce qu'elle est : « **à propos de toutes choses il y a deux discours opposés l'un à l'autre** ». Autrement dit, **les faits ne parlent pas d'eux-mêmes : ils sont non seulement solidaires d'une parole qui les interprète mais ils sont aussi susceptibles d'au moins deux interprétations potentiellement contradictoires et pourtant également valables**. Toutes les opinions sont vraies selon le point de vue de ceux qui les conçoivent. Le contexte politique et judiciaire, où la vérité n'est pas préexistante mais prononcée après-coup, où deux points de vue (thèse et antithèse, éloge et blâme, accusation et défense, etc.) s'opposent sans pouvoir se concilier dans une synthèse salvatrice, en constitue le creuset. Le cas exemplaire est celui d'Épistème de Pharsale, que rapporte Plutarque dans ses *Vies parallèles* (vie de Périclès) et dont

1. Étant donné l'état du corpus, il serait bien évidemment vain de prétendre déployer, selon un ordre des raisons indiscutable, de telles thèses. Dans ce qui suit, nous proposons de suivre l'interprétation de Gilbert Romeyer-Dherbey dans *Les sophistes*, d'Eugène Dupréel dans *Les sophistes. Protagoras, Gorgias, Prodicus, Hippias* et de Barbara Cassin dans *L'effet sophistique*.

Protagoras et Périclès auraient discuté toute une journée : qui est responsable de la mort du malheureux Épitime, transpercé par un javelot au cours des Jeux ? Est-ce le javelot, comme le soutient le médecin ? Le lanceur de javelot, comme le pense le juge ? Le promoteur des Jeux, qui n'a pas pris de mesures de sécurité suffisantes ? Ou Épitime lui-même, qui a enfreint le règlement en se trouvant là où il n'aurait pas dû être ? Il n'y a sur cette question aucune réalité évidente qui permettrait de trancher définitivement, et le tour de force de Protagoras consiste à étendre à l'ensemble du réel cette vision tragique et contradictoire, à la manière d'un Héraclite pour qui « le combat est père de toutes choses ». Il s'agit là d'une forme de relativisme ou, plus précisément, de perspectivisme qui avance que la réalité est kaléidoscopique, tout n'étant que points de vue et apparences contradictoires.

L'homme de paroles, mesure de toutes choses

Les hommes seraient-ils dès lors condamnés à être ballottés dans un flot de paroles et d'apparences ? Qu'est-ce qui permet de stabiliser momentanément les points de vue ? C'est ici qu'intervient la thèse la plus célèbre de Protagoras, au cœur d'un traité aujourd'hui perdu, *La vérité ou les discours terrassants* : « **l'homme est la mesure de toutes choses** ». C'est l'homme qui stabiliserait le flux des discours en arrêtant son choix sur l'un d'entre eux, dessinant par là une vérité ponctuelle, à taille humaine. L'interprétation courante de cette thèse énigmatique et frappante est celle qu'en donne Platon dans le *Théétète* : avec l'homme-mesure, Protagoras soutiendrait un relativisme absurde et un subjectivisme dévastateur niant radicalement toute vérité objective et toute rationalité. Ce qui est vrai pour un individu peut différer de ce qui est vrai pour un autre sans qu'aucun des deux ne se trompe. Par exemple, le vent est chaud pour moi et il est froid pour toi ; les deux points de vue sont aussi vrais l'un que l'autre, et le vent serait donc à la fois chaud et froid. On peut cependant proposer une autre interprétation, non platonicienne, de cette thèse. Elle consisterait à comprendre l'homme non pas comme un individu singulier mais comme un individu particulier tourné vers une collectivité, comme un membre solidaire d'un groupe – bref, comme citoyen. Le mythe de Prométhée raconté par Protagoras dans le dialogue éponyme de Platon ne mentionne-t-il pas l'idée d'une égale distribution chez tous les hommes d'une vertu ou compétence politique, d'un « naturel démocratique » qu'il reviendrait au sophiste de développer par son enseignement ? C'est, au fond, la communauté qui serait mesure de toutes choses, suggérant un **primat de la parole collective dans l'élaboration de vérités multiples et contextuelles**.

Discours fort et discours faible

C'est à partir de cette dimension politique de l'homme-mesure que peut s'interpréter la distinction opérée par Protagoras entre « discours fort » et « discours faible ». On comprend traditionnellement cette distinction de manière purement rhétorique et formelle, notamment à partir d'Aristote qui, dans sa *Rhétorique* (II,

24), en fait l'acte de naissance de l'« éristique » (du grec *eris*, « dispute »), l'art de la controverse et du débat : « Rendre plus fort le discours le plus faible » serait un habile tour de passe-passe rhétorique consistant à faire passer le faux pour le vrai, l'injuste pour le juste (sur ce point, voir la notion clé). Il est cependant probable que la distinction protagoréenne entre discours fort et faible ne se limite pas à un procédé artificiel réduisant la parole à n'être qu'un instrument de combat ; elle gagne au contraire en complexité au regard de la réflexion développée par le sophiste d'Abdère sur la pratique démocratique.

Un discours fort est un discours qui est meilleur qu'un autre. Mais selon quels critères ? La quantité de voix qu'il rallie et son efficacité : le discours fort est le discours le plus persuasif, c'est-à-dire celui qui se renforce du discours des autres en obtenant leur accord sur l'interprétation jugée préférable des apparences. Le discours faible, au contraire, ne parvient pas à faire communauté avec autrui. Cela revient-il à dire que le discours fort serait démagogique ? C'est en effet un risque ; il y a bien une ambiguïté et une parole inquiète qui traverse le monde politique. Mais ce n'est pas nécessairement la règle. Rappelons en effet que Protagoras prétend contre Socrate enseigner la vertu (*arêtê*), c'est-à-dire l'excellence dans la citoyenneté : « ce savoir [que j'enseigne], c'est la prudence [*euboulia*, “le bon jugement”] dans les affaires privées – comment administrer au mieux la maison – et dans les affaires de la cité – comment être le plus apte à gérer les affaires de la cité en actes et en paroles » (Protagoras, 319a). Dès lors, si la force d'une parole politique tient plus au nombre de voix qui la soutiennent qu'à ce que ces voix pèsent (la voix du savant compte autant que celle de l'ignorant), il n'en demeure pas moins que toutes les voix ne se valent pas. Certaines, celles des citoyens vertueux, peuvent peser plus que d'autres dans la mesure où elles savent consacrer aux yeux du plus grand nombre, au moment opportun (*kairos*), la légitimité et l'utilité commune de tel aspect du réel.

Le film de Sidney Lumet, *Douze hommes en colère*, permet d'illustrer cette idée. Douze jurés réunis dans une salle doivent décider du sort d'un jeune homme soupçonné de meurtre, et que tous les « faits » accablent : l'arme du crime, les témoignages, un alibi fragile, etc. Au début du film, onze jurés le déclarent immédiatement coupable, et un seul le déclare non-coupable, parce qu'il veut prendre le temps de parler de l'affaire. Il n'a, en tant qu'individu, aucun intérêt personnel à le déclarer non-coupable ; c'est en tant que membre prudent d'un jury, dans un souci de respect des procédures judiciaires, qu'il le fait. Son discours au début du film est faible, et celui de ses compagnons est fort. Au fur et à mesure que les débats, souvent âpres, avancent, les faits d'abord évidents révèlent des aspects discutables (l'arme du crime n'est pas unique, les témoins ne sont pas fiables, l'alibi est valable), et un doute légitime plane sur la culpabilité de l'accusé. Les jurés, tour à tour, se rallient au discours initialement faible, qui devient fort parce qu'il présente les apparences de manière plus persuasive et parce qu'il entraîne progressivement l'unanimité. À la fin du film, l'accusé est déclaré non-coupable non pas parce que les jurés sont parvenus à la vérité (on ne sait toujours pas si l'accusé a tué ou non), mais parce que les apparences ont changé sous l'effet du discours.

Il est intéressant de noter que le premier juré ne persuade pas tout seul les autres jurés; chaque protagoniste participe à sa manière à l'élaboration du consensus. **Plutôt que d'être confisquée par un rhéteur manipulateur, la parole persuasive du « discours fort » circule et constitue un milieu, une communauté politique dont les différents protagonistes ne sont que des instanciations particulières.**

III. Gorgias et la parole poétique

De Protagoras à Gorgias, l'art de parler se déplace de la politique à l'esthétique. Gorgias de Léontinoi (né vers 470, mort vers 375 av. J.-C.) était un sophiste si célèbre qu'une statue en or fut érigée pour louer ses talents de diplomate et que les athéniens inventèrent un verbe, « gorgianiser », en référence au style inédit et remarquable de son éloquence. Important l'expression poétique dans la rhétorique politique en jouant sur le rythme et les correspondances sonores, l'art oratoire du sicilien, qui fut moqué pour son caractère pompeux, peut être considéré comme une première forme de prose poétique. Mais ce n'est pas qu'un art décoratif, n'en déplaise à Platon; la démarche de Gorgias possède en effet une réelle portée philosophique puisqu'elle interroge les principes qui la gouvernent.

La critique radicale de l'ontologie

C'est à partir du *Poème* de Parménide soutenant que « l'être est », que « le non-être n'est pas » et que « penser et être sont une seule et même chose » que l'esthétisme de l'art oratoire de Gorgias prend sens. Pour le dire rapidement, Parménide posait l'existence d'une réalité absolue, éternelle et identique à elle-même, située en dehors de nous et de nos sensations; penser, ce serait s'efforcer de révéler par la raison cet être qui existe en soi dans la permanence. C'est cette « ontologie », c'est-à-dire ce discours ou savoir sur l'être, que Gorgias critique radicalement dans un traité intitulé *Sur le non-être ou sur la nature*, dont un résumé nous est fourni par Sextus Empiricus dans *Contre les professeurs* (VII, 65-87): « [Gorgias] construit trois arguments principaux: le premier, que rien n'est; le deuxième, que même si il est quelque chose, cela ne peut être saisi par l'homme; le troisième, que même si quelque chose peut être saisi, il est cependant inexprimable et inexplicable ». On peut, si l'on prend ce traité au sérieux (peut-être s'agit-il d'un jeu), en résumer les thèses de la manière suivante. Il ne s'agit pas pour Gorgias de nier radicalement l'existence de toute réalité et de toute pensée. Gorgias semble plutôt soutenir que, pour l'homme, un « être en soi » est comme s'il n'était pas, c'est-à-dire qu'il est impossible d'y accéder. Le regard de l'homme ne peut percer à travers les apparences changeantes pour parvenir au réel dans son absolutité, il n'a affaire qu'à des impressions sensibles: l'être est rabattu sur l'apparaître. Loin de tout nihilisme, on peut en ce sens parler d'un « phénoménisme » radical de Gorgias. La troisième thèse, celle d'un **échec de la parole à dire ce qui est**, est décisive afin de cerner